

Lalibela/Soweto : le développement contre le tourisme ?

Marie Bridonneau, doctorante, Université Paris-Ouest Nanterre

Pauline Guinard, doctorante, Université Paris-Ouest Nanterre

Aux marges de l'économie globalisée, l'Afrique participe faiblement aux circulations touristiques internationales. Le tourisme est pourtant appréhendé par de nombreux acteurs du développement comme une promesse de croissance économique, partout où un potentiel est identifié. Le potentiel touristique d'un lieu peut être constitué par des ressources naturelles comme culturelles. En Afrique, ce sont ainsi souvent les espaces naturels circonscrits au sein de parcs nationaux qui sont mis en valeur comme destinations touristiques majeures du pays. Ici, nous faisons le choix de nous intéresser plus spécifiquement aux espaces touristiques urbains, construits autour de ressources culturelles, à partir de deux villes : Johannesburg (Afrique du Sud) et Lalibela (Éthiopie).

Dans ces deux villes, les acteurs du tourisme cherchent à attirer une clientèle aisée, souvent étrangère et venue des pays du Nord, toujours présentée comme source de devises. Tandis que la mondialisation sous-tend une compétition intense entre les différentes destinations touristiques à l'échelle de la planète, chaque pays, région, ville, ou même chaque quartier cherche à faire valoir ses avantages comparatifs. Dans la métropole de Johannesburg (Afrique du Sud) comme dans la petite ville de Lalibela (Ethiopie), les acteurs publics et privés du tourisme entreprennent de mettre en valeur des caractéristiques aisément identifiables et attractives pour un potentiel visiteur perçu comme en quête d'exotisme et d'histoire. Dans les deux espaces touristiques ici considérés, les alentours des églises rupestres de Lalibela et le *township* d'Orlando West à Soweto (*South West Townships* de Johannesburg), se construit alors, autour de traditions réinventées et de mémoires sélectionnées, un produit culturel à visée touristique, aisément assimilable et consommable par des touristes en quête d'ailleurs. Paradoxalement, il arrive parfois que l'élaboration de ces produits touristiques génère une transformation de l'espace telle que cet espace, et notamment ses paysages, ne corresponde plus à l'image que les touristes étaient précisément venus chercher. Si le tourisme est un vecteur de développement économique et social, les politiques de développement touristique seraient-elles paradoxalement, à partir d'un certain point, un frein au tourisme, en ce qu'elles introduiraient une distorsion trop forte entre la réalité ainsi créée et les attentes des visiteurs ?

Notre communication, volontairement provocatrice, cherche à interroger le sort fait à la « pauvreté » dans ces processus de mise en tourisme. Nous confronterons alors deux espaces *a priori* fort différents : Lalibela et Soweto, pour mettre à jour les contradictions peut-être inhérentes à ces deux notions que sont le développement et le tourisme. Afin de proposer un produit standardisé dans le champ des destinations touristiques, les acteurs du tourisme, tendent à cacher les stigmates de la pauvreté, alors que le développement touristique, créateur de richesses, peut conduire au remplacement d'un tissu urbain paupérisé par de nouvelles constructions et infrastructures, qui ne correspondent pas nécessairement à l'imaginaire des touristes. Avec l'effacement des traces de la

pauvreté, c'est aussi souvent la spécificité de l'espace qui disparaît. Les politiques de mise en tourisme, conduisant alors à l'uniformisation, peuvent-elles alors signifier une baisse de l'attractivité de l'espace mis en tourisme ?